

Pour une fois, Frank Schildiner abandonne ses personnages fétiches de Jean Kariven ou de Gouroull, la Créature de Frankenstein, pour s'intéresser à Rocambole qui, comme chacun sait, a beaucoup voyagé en Orient, où il a fait des rencontres intéressantes...

Frank Schildiner : Dés, Perle et Sabre

Yokohama, Japon, Début des Années 1850

Un homme torse nu, sans doute un bandit victime d'un règlement de compte, atterri dans la boue à un mètre de Rocambole qui marchait dans la rue. L'homme qui gisait à terre se mit à gémir ; une bulle de sang rouge se forma sur ses lèvres. Il s'effondra, et personne, dans cette artère pourtant fréquentée, ne s'arrêta pour lui porter assistance ni lui accorder le moindre regard. Les choses se passaient toujours ainsi dans le quartier des marins du grand port japonais de Yokohama.

Rocambole fit un écart pour éviter le corps de l'homme et continua son chemin vers l'auberge appelée Palais du Tigre vert, une massive construction en bois. Il sa faufila à l'intérieur et se prit à songer que le nom donné à cet établissement témoignait de la part du propriétaire d'une bonne dose d'ironie. Le Tigre Vert était un bouge malpropre, enfumé, envahi par les matelots étrangers en quête de distraction. Des serveuses lourdement fardées parcouraient la salle en déployant leurs formes ondulantes. Elles connaissaient toutes les langues et elles murmuraient des paroles suggestives à l'oreille des marins de passage. Leurs clients à venir buvaient à longs traits, directement au goulot, de grosses bouteilles de vin de riz allongé d'eau. Une longue table, couverte d'inscriptions gravées dans le bois, occupait une grande partie de la salle. Des Japonais et des étrangers du monde entier y étaient assis, buvant et hurlant dans toutes les langues. Trois hommes tatoués, vêtus de simples pantalons de toile et chaussés de vulgaires sandales, semblaient les maîtres des lieux. Avant le début de chaque partie, ils imposaient silence aux parieurs fébriles qui avaient hâte d'en découdre avec le hasard.

Rocambole savait bien ce qui causait cette effervescence : c'était un jeu de dés très populaire et connu sous le nom de Cho-han. Les règles étaient assez simples : le croupier plaçait deux dés à six faces dans un gobelet de bambou. Le gobelet était secoué vigoureusement et les joueurs pariaient sur une somme paire (*Cho*) ou impaire (*Han*). C'était le sport favori des petits malfrats dans les villes portuaires du Japon, et aussi un moyen facile de soulager un marin de son argent liquide.

Pour tricher à ce jeu, on avait mis au point des dizaines de méthodes, dont aucune n'était étrangère à Rocambole. À l'âge où la plupart des enfants attendent impatiemment leurs premiers pantalons, il avait acquis des talents en ce domaine. Mais cette nuit, il devait jouer et perdre, une petite perte au regard des gains nettement supérieurs qu'il allait tirer de cette expédition. Pourquoi autrement se serait-il habillé de coton bon marché et aurait-il laissé, depuis trois journées, une broussaille de barbe envahir ses joues et son menton ?

Il prit place à la table de jeu et acheta quelques blocs de bois en échange d'une poignée de Ryo. Autour de la table, les parieurs vociféraient et hurlaient, se gorgeant d'alcool bon marché et fumant de petites pipes puant le répugnant tabac d'Orient.

— Un, pair.

Rocambole retourna un bloc de pari et indiqua son choix. D'autres avancèrent leurs blocs en criant et en les retournant pour indiquer leur choix.

L'homme qui était chargé de secouer le gobelet à dés était un individu maigre, dont les bras et la poitrine étaient ornés de tatouages qui s'étalaient comme des nuées d'insectes colorées. Son visage aigu, souligné d'une bouche fine, aux plis cruels, évoquait celui d'un oiseau de proie. Rocambole, qui avait beaucoup voyagé, connaissait ce type de visage : c'était celui d'hommes pleins de rancœur, qui haïssaient le genre humain, et passaient leur vie à voler toute le monde, prêtant aux autres des torts imaginaires. Quels que soient leur origine, leur langue, leur vêtement, ce type d'homme se trouvait sous tous les cieux du monde.

— Les paris sont clos ! rugit le colosse qui se tenait auprès du préposé aux dés.

Il dépassait son compatriote d'une bonne tête, de larges plis de graisse couvraient son corps et il avait de petits yeux noirs enfoncés dans leurs orbites. Ses tatouages, plus pâles, moins artistement ouvragés, avaient sans doute, estima Rocambole, été faits en prison. L'homme faisait souvent craquer ses jointures en poussant de constants grognements, et il semblait chercher perpétuellement la bagarre. Rocambole connaissait également ce type d'hommes, déjà adultes au sortir de la petite enfance, terrorisant les plus petits qu'eux, résolvant tout problème à

grands coups de poing. Un type criminel classique, que l'on trouve dans toutes les villes et dans tous les villages à travers le monde.

— Cinq et deux ! Han ! hurla le jeteur de dés, dominant le brouhaha de la foule.

Un troisième personnage, grand et musclé, le visage carré, était chargé de ramasser les mises des perdants et de payer les rares gagnants. La poignée d'une épée courte dépassait de la ceinture en tissu qui entourait sa taille.

Rocambole fit un rapide calcul : cette équipe de malfrats, chaque jour, devait remporter la mise neuf fois sur dix. Tout était organisé pour que la chance tourne en leur faveur. Pourtant, ce n'est pas pour cette raison qu'il était venu dans ce tripot. Ce qu'il cherchait se trouvait quelque part dans ce bâtiment. La question était de savoir où ?

Après avoir perdu une seconde fois, un des joueurs, arrivé quelques instants auparavant, se laissa lourdement tomber sur un siège, à côté de Rocambole. Il avait une épaisse carrure, et des cheveux gris coupés au rasoir surmontaient un large visage charnu. Les yeux mi-clos, il serrait dans sa main une longue canne de bois. L'homme gardait la tête baissée et il était évident pour tous qu'il était aveugle.

Il posa ses deux mains sur la table, émit un petit rire et retourna ses blocs.

— Impair ! lança-t-il à l'instant où le gros homme ouvrait la bouche pour clore les paris.

— Deux et un ! Han ! annonça le jeteur de dés.

La plupart des parieurs, y compris Rocambole, avaient perdu leur mise. L'aveugle continua à ricaner, tandis qu'on faisait glisser ses gains devant lui. De ses grosses mains il fit une pile des blocs de bois et il poussa le tout vers le milieu de la table.

Le jeteur de dés commença à agiter le gobelet avant de le renverser sur la table. Les cris des parieurs s'élevèrent et, juste avant que le maître du jeu annonçât la clôture des paris, l'aveugle lança un « pair » retentissant et retourna ses blocs.

Le premier des bandits dont il a été question souleva le gobelet et annonça :

— Six et quatre ! Cho !

Cette fois, seul l'aveugle remporta la mise. Il avala bruyamment une longue gorgée de vin de riz tout en continuant à ricaner surnoisement. À nouveau, il rangea la pile de ses blocs et la poussa en avant en vue de la prochaine mise.

— Un sacré pari, lui fit remarquer Rocambole.

Il se réjouit d'avoir, au cours du voyage en bateau qui l'avait conduit de l'Inde en Extrême-Orient, eu le temps d'apprendre le japonais.

— Oui, oui, répondit l'autre. J'aime le vin, j'aime le jeu, et je n'en suis jamais rassasié.

L'aveugle inclina la tête en direction de Rocambole et esquissa un sourire :

— Vous parlez bien le japonais pour un Français, ajouta-t-il.

— Mon accent est-il si mauvais que vous puissiez en déduire de quel pays je suis originaire ? demanda Rocambole en retournant ses blocs et en disant : Impair.

— Non, fit l'aveugle.

Encore une fois, il attendit le dernier moment pour prononcer : Impair.

— Quatre et un. Han ! cria le jeteur de dés.

Ses yeux jetaient des éclairs à l'aveugle. La pile de blocs que le vieil homme avait misés représentait facilement dix Ryo, une somme plutôt rondelette.

Rocambole parcourut de nouveau la salle du regard, faisant mine de s'intéresser aux prostituées qui paraissaient fort nombreuses dans ce tripot.

Il manqua le pari suivant, mais se retourna à temps pour voir le bandit à l'épée pousser une nouvelle série de blocs devant l'aveugle qui souriait.

— Je pense que vous avez gagné au moins huit Ryo, observa Rocambole.

Il savait que cette somme représentait environ un mois de salaire pour un travailleur de cette ville. Il regarda l'aveugle qui, une nouvelle fois, empilait ses blocs.

— J'ai de la chance, n'est-ce pas ? dit l'aveugle qui pouffa discrètement.

Le vieil homme fit glisser la pile. À la dernière seconde, au moment où le meneur de jeu allait clore le jeu, il la fit pivoter et cria : Impair !

— Cinq et un ! Cho ! cria le jeteur de dés.

L'homme, le visage déformé par la rage, dut de nouveau payer l'aveugle.

— Vous ne regardez pas là où il faut, le Français. C'est là-bas, au-delà de la porte qui se trouve derrière ces salauds, voilà où se trouve le boss Yamikubo, avec cinq hommes à lui et une arme à feu. Qu'est-ce que vous voulez lui voler ?

L'aveugle avait parlé d'un ton neutre, qui se perdit dans le tumulte ambiant. Mais Rocambole, lui, avait parfaitement entendu.

— Êtes-vous réellement aveugle ? demanda Rocambole en glissant ses blocs en position paire.

L'aveugle fit de même et tous deux remportèrent la mise, à la grande fureur des bandits. Rocambole avait entendu dire que ces hommes étaient appelés Bakuto par les Japonais.

L'aveugle ouvrit les yeux, révélant deux orbites d'un blanc laiteux qui fixaient désespérément le vide. Il renouvela sa question :

— Qu'est-ce que vous voulez lui voler ?

— Un petit trésor. Cette bande a tué un messenger chinois qui travaillait en secret pour un seigneur de la guerre. Le seigneur de la guerre a été exécuté par un chef Tong, et le trésor a été oublié, expliqua Rocambole.

Il venait de perdre une nouvelle fois, tandis que l'aveugle continuait à gagner. Il était à présent en possession d'au moins quinze Ryo, une somme énorme pour un tripot aussi minable.

L'aveugle fit un signe d'acquiescement et eut un bref sourire.

— Bien. S'il ne s'agissait que de l'argent, je vous aurais laissé vous débrouiller seul. Mais il y a dans le coffre-fort du boss Yamikubo quelque chose que je convoite. Alors mettons-nous d'accord : vous m'aidez, je vous aide. Qu'en dites-vous ?

— Et de quelle façon m'aidez-vous ? Vous êtes aveugle... Et, pardonnez-moi, mais je ne connais pas votre nom.

Rocambole s'étonnait de cette bizarre conversation. Cet aveugle était un être fort singulier et sa conduite ne ressemblait à rien que Rocambole, qui avait pourtant connu une vie des plus aventureuses, eût déjà rencontré.

— Zato-no-Ichi. J'ai mes méthodes. Savez-vous bien manier l'épée que vous cachez sous votre veste, le Français ? répondit l'aveugle qui ferma les yeux et empilant de nouveau ses blocs.

— Zatoichi ? dit-il d'un ton hésitant.

Rocambole n'était pas certain d'avoir bien entendu le nom que lui avait dit l'aveugle. Il ne fut pas surpris que l'autre se soit aperçu qu'il portait une courte épée courte, engagée dans la doublure de sa veste. Ce Zatoichi possédait en effet des sens bien au-delà de la normale et sa cécité ne paraissait pas être vraiment un handicap.

Zatoichi grommela :

— Oui, à peu près. Et pour le maniement de l'épée ?

Rocambole s'apprêtait à faire un signe d'acquiescement. Mais il se ravisa : cet étrange Japonais paraissait si peu aveugle qu'il était facile de faire une erreur de ce type.

— Oui, répondit-il, je sais très bien m'en servir.

— Parfait. Préparez-vous donc à l'utiliser, ricana Zatoichi.

Son visage se métamorphosa soudain. Auparavant, il avait l'air d'un homme affable, la tête humblement baissée, les épaules voûtées par l'âge. Mais soudain, il se redressa et regarda fixement les Bakuto, son visage large affichant une expression de fureur.

— Bande de sales tricheurs ! Ce jeu est truqué ! rugit Zatoichi en se levant et repoussant la table.

Il tenait sa canne à la main, et sa voix tonnante fit taire toute la salle.

— Silence, stupide aveugle ! cracha le jeteur de dés. Le Dragon Vert offre toujours le meilleur dans le domaine du jeu !

— Ah oui ? ricana Zatoichi.

Sa canne se tendit fermement vers le jeteur de dés qui poussa un hurlement de douleur. Quatre doigts de la main de cet homme roulèrent sur la table, accompagnés de deux paires de dés à six faces.

Sans être autrement surpris, Rocambole s'aperçut que Zatoichi tenait dans sa main une épée dont la lame dégoulinait de sang. La canne sur laquelle s'appuyait l'aveugle contenait en fait une épée... un ingénieux dispositif qui parut interloquer toute l'assemblée. Cette lame d'environ quatre-vingt-dix centimètres était aussi droite que la canne qui lui servait de fourreau et elle n'avait qu'un seul tranchant. Zatoichi tenait l'épée à l'envers, la pointe vers le bas, de la même façon que l'on tient habituellement un poignard. Sa poigne était assurée et il avait été presque impossible de suivre à l'œil nu les mouvements qu'il avait effectués pour mutiler le lanceur de dés. Rocambole remarqua un détail curieux : il avait déjà vu bien des cannes-épées en Europe, mais aucune capable d'infliger des blessures aussi tranchantes et aussi nettes que celle de Zatoichi.

— Deux paires de dés ! Bandes de tricheurs ! rugit un marin anglais, un homme crasseux nommé Muiridge.

Il empoigna une bouteille du vin de riz et la jeta à la tête d'un des bandits.

Les cris de « Tricheurs ! » emplirent l'air ; deux matelots norvégiens, à la musculature impressionnante, entrèrent dans la danse et prirent part à la mêlée générale. Quelques instants auparavant, ils se querellaient l'un l'autre, le brun accusant le blond de se conduire comme un requin en mer. Mais à présent, oubliant leur différend, ils tapaient sur tout ce qui se présentait, bandits japonais, joueurs malchanceux ou dupés.

Rocambole, lui aussi, sortit son épée et fit le tour de la table. Il se dirigea vers le fond de la salle. La grosse brute se dressa devant lui, une lourde matraque à la main. Tout en émettant des sons inarticulés, il contracta son

visage, leva son arme et courut vers le Français. Rocambole, sa courte épée à la main, frappa d'estoc et réussit à perforer la poitrine du Bakuto. Le gros homme s'effondra bruyamment sur le sol et laissa échapper la matraque de ses doigts inertes.

De l'autre côté de la table, Zatoichi, son épée à bout de bras, affrontait un autre des bandits. L'homme au visage carré, à son tour, prit son arme, souffla bruyamment et se mit en garde. Il poussa un rugissement et brandit son épée au-dessus de la tête de Zatoichi. Mais l'aveugle bloqua la lame avec le fourreau de la sienne et, de son autre main, il riposta d'un seul coup de taille. Le bandit gémit et tomba à terre, mort avant qu'il eût touché le sol. Zatoichi enjamba l'épée et le cadavre et se dirigea vers l'arrière-salle.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit, déclara Zatoichi. Cinq hommes, boss Yamikubo, et une arme à feu.

— Je m'en souviens très bien.

Rocambole fut un peu irrité du ton supérieur qu'adoptait l'aveugle.

Les cinq bandits tatoués, armés de longues épées recourbées, qui se dressaient devant lui, chassèrent de son esprit ce sentiment d'irritation.

— Zatoichi ! Je te connais, espèce de sale monstre aveugle ! cria un homme à tête ronde et vêtu d'un kimono de soie.

Son crâne chauve et sa mine hargneuse, encore durcie par une longue moustache, lui donnaient un air vaguement sinistre. C'était de toute évidence le chef ; il se tenait debout derrière les cinq autres, un revolver « poivrière » à la main.

Zatoichi rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire moqueur :

— Est-ce toi, petit Yamikubo ?

— C'est bien moi !

Boss Yamikubo s'avança et leva son revolver.

— Tu as tué mon père, maudit aveugle ! rugit-il.

Zatoichi acquiesça et sourit à nouveau :

— Le sombre Seigneur Yamikubo ? Oui, j'ai tué ce salaud. C'était un grand bretteur, mais une véritable ordure. Il aurait honte s'il voyait le peu que tu as accompli et ce que tu es devenu. Il était aveugle, mais il valait deux fois l'homme que tu es, petit boss Yamikubo !

— Tu... tu..., bredouilla boss Yamikubo en levant son revolver.

Rocambole se doutait bien que Zatoichi savait parfaitement comment affronter cette arme. Mais il préféra ne pas prendre de risque et il décida d'anticiper. Il sortit un poignard, dissimulé dans la manche de son veston, et le lança en direction de Yamikubo. La lame pénétra directement l'œil droit du boss ; la douleur lui arracha un hurlement et il lâcha sa poivrière. Il appliqua sa main sur son orbite qui dégorgeait de sang et continua à crier.

— Tuez-les ! Mettez-les en pièces tous les deux ! rugit-il.

Ses cinq acolytes s'élançèrent, l'épée à la main, hurlant et vociférant en un chœur sinistre. L'un d'eux visa Zatoichi à la tête et le vieil aveugle fit un pas de côté pour esquiver le coup. Il riposta et sa lame pénétra dans le dos de l'homme, l'envoyant immédiatement *ad patres*. Un autre s'avança ; sa lame décrivit un large arc de cercle et chercha à atteindre le cou de l'aveugle. Encore une fois, Zatoichi para l'attaque avec le fourreau de son épée et il pourfendit le torse de l'homme qui hurla et tomba à terre, son sang éclaboussant le plancher.

Rocambole était beaucoup trop avisé pour essayer de contrer ces épées japonaises. Quoique légères à manier, elles étaient aussi mortelles qu'un sabre, et capables de briser une lame moins solide. Mais cela était sans importance : l'aventurier Français ne craignait pas des armes de ce type.

Preste et agile, il esquiva un coup d'épée qui visait ses jambes. Il retomba doucement sur ses pieds et riposta immédiatement, entaillant la gorge de son agresseur de la pointe de son arme. Le bandit, mortellement touché, tomba en arrière, le sang coulant à gros bouillons de la plaie ouverte. Il mourut en quelques secondes.

Aussitôt, un autre bandit prit la place de celui qui venait d'être éliminé. Il s'avança à pas chassés, légèrement incliné vers l'avant, tenant son épée à deux mains et droit devant lui. Cette posture pouvait se révéler intéressante à l'entraînement, lorsqu'il s'agissait simplement d'apprendre le maniement de l'arme. Mais pour un combat véritable, c'était une manœuvre stupide et simpliste. Rocambole feinta sur sa gauche, souriant intérieurement lorsqu'il vit le bandit tressaillir. L'aventurier abattit sa lame, tranchant les ligaments des poignets de son adversaire au niveau des jointures. L'homme hurla de douleur et lâcha son épée, comme si ses mains étaient en feu. Rocambole mit fin à son agonie en lui enfonçant la pointe de son épée dans la gorge. Lui aussi mourut en quelques instants.

Le cinquième bandit se précipita vers Zatoichi, décrivant avec son épée de furieux arcs de cercle. L'aveugle le terrassa de deux brefs coups de taille ; il enjamba le corps ensanglanté et s'approcha de Yamikubo. Le boss, fou de rage et de douleur, trépigait en cherchant à tâtons sa poivrière tombée à terre.

Pendant quelques instants, Zatoichi toisa avec mépris le bandit qui hurlait. Il fendit l'air de son épée, et les hurlements de Yamikubo redoublèrent de force et d'intensité. Craignant pour son autre œil, il appliqua sa main sur

son orbite encore valide ; il recula en titubant et finit par tomber à terre.

— Et voilà ! Tu es maintenant aveugle comme ton bandit de père et comme moi. Peut-être alors feras-tu quelque chose de ta vie ?... Ou bien tu mourras ?... Tout dépend de toi maintenant, Yamikubo, déclara Zatoichi.

Il glissa la main dans le kimono du boss et en sortit une clef.

Zatoichi disparut à travers une ouverture qui était masquée par un rideau et Rocambole le suivit. Ils pénétrèrent dans un petit bureau. Dans le fond de la pièce, se dressait un panneau en bois massif garni de ferrures, plus semblable à la porte d'une prison qu'à celle d'un coffre-fort.

Zatoichi se dirigea vers la porte blindée et, après avoir tâtonné quelques instants, il vint à bout de la serrure. Il regarda Rocambole et lui désigna d'un hochement de tête les lanternes qui éclairaient le bureau.

— Prenez-en une ! lui dit-il.

Rocambole saisit une des lampes et suivit l'aveugle à travers l'espace sombre. La pièce, toute en pierre et en métal, était rectangulaire et garnie d'étagères chargées d'objets. Des d'épées, des pièces d'armures et des fusils à pierre étaient alignés et garnissaient tout un côté. Contre le mur opposé, trônaient trois lourds coffres de métal. Zatoichi ouvrit le premier et en explora l'intérieur. Il secoua la tête et passa au deuxième. Avec un hochement de tête satisfait, il en sortit une poignée de Ryo en or. Il en compta quinze et il les glissa dans sa robe. Il rejeta le reste des pièces dans le coffre.

— Mes gains, expliqua-t-il à Rocambole en se reculant. Et vous, que cherchez-vous ? Dans le premier coffre, il y a des bijoux. Le deuxième contient de l'argent. Le troisième, ce sera sans doute de l'opium.

Rocambole prit une profonde inspiration et ouvrit le premier coffre. Là, au sommet d'un tas de bijoux, se trouvait ce qu'il cherchait. C'était une perle parfaitement ronde, de la taille d'un œuf de pigeon, et qui chatoyait sous la faible lumière chancelante de la lanterne. Cette perle, du blanc le plus brillant, était, en dehors de celle qu'avaient détenue les Borgia au XVe siècle, la plus parfaite qui soit au monde.

Il la saisit délicatement et la plaça précautionneusement dans un mouchoir qu'il enfouit au fond de sa poche.

— Je l'ai trouvée. Et vous, que cherchez-vous ? demanda-t-il au vieil aveugle.

— Vous voyez les épées et les armes qui sont accrochées là, sur le côté ? Trouvez-moi une canne-épée semblable à la mienne.

Rocambole examina plusieurs lames ; il écarta les lames recourbées et finit par trouver ce que cherchait Zatoichi. Elle était suspendue dans un recoin obscur et elle paraissait totalement oubliée. Cette canne-épée, d'une longueur de plus de quatre-vingt-dix centimètres, était glissée dans un fourreau de bois noir surmonté d'une poignée en bois sculpté. Rocambole sortit la lame fine et l'examina rapidement, la faisant scintiller à la lueur de la lanterne.

— Vous l'avez trouvée ? demanda Zatoichi.

— Oui, je l'ai, dit Rocambole.

— Alors c'est bien celle que je cherchais.

Zatoichi serra un peu plus fort sa propre canne-épée et il esquissa le geste de se mettre en garde.

Rocambole comprit que l'homme se méfiait de lui, et il se mit à sourire. S'il avait eu le désir de trahir l'aveugle, il avait en main de quoi l'éliminer et c'était en effet le bon moment. Mais ce n'était pas du tout ce qu'il cherchait, pas plus qu'il n'avait envie de conserver l'arme qu'il venait de trouver. Il se contenta donc de la placer entre les mains de Zatoichi et il guida l'aveugle vers la porte arrière, à présent éclairée par la lumière.

Un moment plus tard, les deux hommes avaient quitté l'auberge et marchaient dans la rue. Ils dépassèrent quelques pâtés de maison et gagnèrent un quartier beaucoup mieux fréquenté où ils s'arrêtèrent dans un salon de thé.

— Et vous, qu'avez-vous pris dans le coffre ? demanda Zatoichi, après avoir avalé une tasse de thé chaud.

Rocambole plongea la main dans sa veste et posa la perle au creux de la main de l'aveugle.

— Elle est connue sous le nom de Perle de l'Empereur. C'était un cadeau des Perses à l'Empereur Tang. Elle a une valeur inestimable.

Zatoichi la caressa un moment et acquiesça.

— J'en ai déjà entendu parler. On raconte qu'elle a été volée par Genghis Khan et qu'il la portait dans son chapeau.

Rocambole reprit la perle et la remit dans sa poche.

— Et vous, pourquoi cette épée ?

— Cette épée est la seule épée droite à avoir été façonnée par l'armurier fou, Muramasa. Une lame de Muramasa ne se brise jamais et elle pourrait venir à bout d'un dieu. J'apprends à un enfant idiot comment se défendre. Lui aussi est aveugle. Il lui faut donc une épée qui ne soit qu'à lui.

Zatoichi plaça la canne-épée à côté de la sienne.

— Il s'agit de votre fils ? demanda Rocambole qui se leva après avoir fini sa tasse de thé.

Zatoichi haussa les épaules et ricana.

— Qui sait ? Beaucoup de dames ont réchauffé mon lit, si vous voulez savoir. Mais contrairement à moi, ce

jeune idiot est né aveugle.

— Bonne chance, déclara Rocambole en s'éloignant. Heureux de vous avoir rencontré, Zatoichi.

— Moi de même, le Français. Et puis, si vous voulez quitter Yokohama le plus rapidement possible, allez sur les quais. Cherchez un navire Struan nommé *Nuage Dansant*. Il part aujourd'hui pour l'Angleterre.

Zatoichi était resté assis et se versa une autre tasse de thé.

Rocambole sourit et secoua la tête. Il ne lui parut pas opportun de demander à l'aveugle comment il savait tant de choses.

— Encore merci, lui lança-t-il avec un sourire.

Une heure plus tard, Rocambole se tenait à la proue du navire. Il contemplait les rives du Japon qui s'estompaient dans le lointain.

Sa visite dans ce pays mythique avait sans doute été fort rapide, mais il était bien certain de ne jamais oublier son aventure avec ce parieur et fine lame nommé Zatoichi.

Paru aux USA sous le titre *Dice, Pearl and Sword*

In *Tales of the Shadowmen 14 : Coup de Grace*

© 2017, Frank Schildiner

Traduction : Martine Blond